

ces moments historiques où, « la lutte désespérée des masses, même pour une cause perdue, est nécessaire à l'éducation ultérieure de ces masses et à leur préparation aux luttes futures (Lénine) là d'un premier fruit d'une expérience sanglante, d'un pas concrètement posé vers la révolution mondiale. La Commune fut grande et le restera parce que les ouvriers parisiens se laissèrent ensevelir sous ses décombres plutôt que de capituler. Aucune menace de Thiers, aucune violence ne vint à bout de leur héroïsme. Il fallut les massacres de Mai 1871, ceux du Père Lachaise pour rétablir l'ordre et assurer le triomphe de la bourgeoisie. Et même les opportunistes de la IIe Internationale qui écartèrent délibérément les enseignements de la Commune, durent s'incliner devant son héroïsme. Avant la guerre les partis socialistes durent glorifier la Commune pour mieux en écarter les leçons historiques. Mais cette attitude comportait une contradiction fondamentale en ce qu'elle faisait des insurgés parisiens un foyer permanent de la lutte révolutionnaire internationale où d'authentiques marxistes vinrent apprendre.

La Commune russe de 1917 n'aura pas connu ce sort glorieux. Sa transformation en un foyer de contre-révolution, sa désagrégation sous l'action de la corruption du capitalisme mondial en a fait un élément de répulsion d'où l'on retire avec peine des enseignements. Soviet pour l'ouvrier ne signifie plus un pas en avant par rapport à la Commune, mais un pas en arrière. Au lieu de périr sous ses propres décombres, face à la bourgeoisie, le Soviet a écrasé le prolétariat. Son drapeau est aujourd'hui celui de la guerre impérialiste. Mais autant et dans la même mesure où il n'y aurait pas eu d'Octobre 1917 sans la Commune de 1871, il n'y aurait pas de possibilité de révolution triomphante sans la fin lamentablement tragique de la révolution russe.

Qu'importe après tout si la Commune sert aux battages chauvins du front populaire, si la Russie est devenue un instrument puissant pour la préparation de la guerre impérialiste : c'est le destin des grands événements de l'histoire d'être asservis aux intérêts de la conservation capitaliste, dès qu'ils ont cessé d'être une menace pour sa domination. La seule chose que personne au monde ne peut effacer de la Commune, c'est son caractère de pionnier de la libération des travailleurs. La seule chose qui reste des Soviets russes c'est l'expérience gigantesque de la gestion d'un Etat prolétarien au nom et pour le compte du prolétariat mondial.

Là résident les fondements de ces événements que le renouveau des batailles révolutionnaires doit faire ressurgir sur l'arène politique. Les formes historiques importent peu : Commune ou Soviet, (plutôt Commune que Soviet) le prolétariat mondial ne pourra répéter les erreurs historiques de l'une ou de l'autre, car, comme le dit si bien Marx, il n'a pas à « réaliser un idéal, mais à dégager les éléments de la nouvelle société que la vieille société bourgeoise elle-même, porte en ses flancs ». Nous n'avons pas à opposer un idéal utopique et abstrait à ces deux expériences historiques, à nous égarer dans un enthousiasme vide ou une répulsion sentimentale, mais à dégager de la phase historique où a sombré la révolution russe « les éléments de la nouvelle société » ainsi que le fit Lénine au sujet de la Commune. Comme le prouve lumineusement la Commune Hongroise de 1919, en dehors de ce travail l'on assiste inévitablement à la répétition d'erreurs, d'échecs, qui parce qu'existe une expérience antérieure, compromettent pour de longues années la lutte du prolétariat.

Les ouvriers ne peuvent pas « répéter » au cours de leur lutte émancipatrice, mais doivent innover, précisément parce qu'ils représentent la classe révolutionnaire de la société actuelle. Les inévitables défaites qui surviennent dans ce chemin ne sont alors que des stimulants, de précieuses expériences qui déterminent, par la suite, l'essor victorieux de la lutte. Par contre, si nous répétons demain une seule des erreurs de

la révolution russe, nous compromettrions pour longtemps le destin du prolétariat qui se pénétrerait de la conviction qu'il n'a plus rien à tenter.

Laissons donc, pendant que le prolétariat est battu dans tous les pays, les traîtres falsifier la portée de la Commune. Laissons la Russie suivre son cours. Mais veillons à préserver les enseignements de ces deux expériences, à préparer les armes nouvelles pour la révolution de demain, à résoudre ce devant quoi la révolution russe a échoué, car si « le grand acte socialiste de la Commune, ce fut son existence même et son propre fonctionnement » (Marx), le mérite de la révolution russe fut d'avoir abordé les problèmes de la gestion d'une économie prolétarienne en liaison avec le mouvement ouvrier de tous les pays et sur le front de la révolution mondiale. Le « grand acte » de la Commune s'est terminé dans des massacres, la gestion de l'Etat russe a fini avec « le socialisme dans un seul pays ». Nous savons aujourd'hui qu'il vaut mieux que les prochaines révolutions finissent comme la Commune parisienne plutôt que dans la honte de la trahison. Mais nous travaillons non avec une perspective de défaite, mais avec la volonté de préparer les conditions de la victoire.

Deux Communes ont vécu. Vive les Communes du prolétariat mondial.

Au sujet du cas Mariottini

Le journal centriste italien « Le Cri du Peuple », publie la lettre suivante, signée par la camarade Mariottini :

» Déjà dans le passé, la presse adverse s'était occupée de moi en publiant que j'avais été arrêtée. La nouvelle était, par elle-même, si absurde, que je cru qu'il ne valait pas la peine de la démentir puisque, allons donc, dans l'Union Soviétique on arrête seulement les mouchards, les saboteurs et les contre-révolutionnaires.

» Maintenant, le « Nuovo Avanti », dans un de ses numéros de janvier, découvre le cas Mariottini. On dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions, mais de la façon dont la « Nuovo Avanti » présente les choses, on a l'impression que sa plus grande préoccupation n'est pas mon « cas », mais d'apporter un coup sournois à l'Union Soviétique et au système existant, qui tombent dans mes affaires, comme un cheveu dans la soupe.

» Dans tous les cas, ceux du « Nuovo Avanti » peuvent se tranquilliser : il n'existe pas un cas Mariottini.

» J'ai traversé, il est vrai, des moments douloureux, dus au hasard et à la faute des hommes. Il est vrai que ces derniers ont seulement en partie réparé ; mais qu'ont à faire ici le Parti Communiste et l'Union Soviétique ?

» « Le Nuovo Avanti » affirme être le Prométhée qui a donné vie au cas Mariottini ; eh bien, je n'ai qu'à déplorer que Gatto Mamone, animé d'un sentiment mal compris de commisération et d'esprit partisan, ait employé mes lettres d'un caractère absolument familial, écrites dans un moment de découragement, contribuant ainsi à ce travail de dénigrement de l'Union Soviétique par lequel de vulgaires politiciens espèrent se refaire une virginité politique perdue à jamais. Je déclare enfin que personne ne m'empêche de quitter l'U.R.S.S. et de retourner dans mon pays et que, si jamais je suis prisonnière, je le suis de mes idées ». Moscou, 23 février 1936.

Nous avons publié intégralement la lettre que la Cde Mariottini a adressé à l'organe du Parti centriste, au « Cri du Peuple », lettre qui fut publiée dans sa seconde version dans l'organe socialiste, le « Nuovo Avanti » qui devait soulever son cas en reprenant certains passages de ses lettres publiées dans notre presse. L'intervention du journal socialiste, dès le premier moment, se manifestait — malgré l'apparente critique contre les centristes — comme un élément supplémentaire contre Mariottini. En effet, la signification politique du cas de cette camarade consistait dans le fait qu'il révélait — sous des formes particulièrement pénibles — la situation qui est faite à des centaines et des milliers de prolétaires qui osent combattre ou simple-